

## LA BAIE

Nous revenons tout juste d'un endroit étonnant. Mes mains sont recouvertes d'une crème blanche, mes poignets refusent qu'on les effleure, mon corps et ses muscles portent le souvenir chaud d'escapades mouvementées. Quant à mon visage, il a sur lui la marque d'un soleil du Sud. Qui à Paris pourrait croire qu'il s'agit bien là des couleurs criardes d'une dame du Nord, qu'on appelle aussi Picardie ?

Adeline a connu le même sort, si ce n'est beaucoup plus. Elle vous répèterait que son visage est « rouge anus ». Entêtement, bêtises et flemmardises forment encore notre triangle des Bermudes à l'année de nos 30 ans. Mais qu'il est bon parfois de ne pas anticiper, de ne pas se protéger de ces choses qui pourraient nous faire rougir pour un temps, comme une soirée imprévue aux multiples excès mais aux multiples rencontres, danses et rêveries amoureuses.

Bientôt, notre corps aura chassé ses nouvelles couleurs et douleurs. Bientôt, il aura oublié ces deux jours ensoleillés qui l'ont tant marqué au fer rouge. Mais à jamais nous n'oublierons ces journées et ces nuits dans cette ancienne ville de pêcheurs que l'on appelle : le Crotoy.

Les baraques sont collées les unes aux autres et toutes sont basses, si bien que l'on peut lever sa tête et admirer le ciel sans le coin d'un immeuble à l'horizon. Au Crotoy, le charme ne se trouve pas dans ses rues ou ses maisons, ni dans ses jardins inexistantes, ni dans son centre, qui comme à Lacanau, se concentre autour d'une rue menant à la mer. Seulement au Crotoy, ce n'est pas une mer qui vous attend, mais une baie. Elle nous manque déjà. Là-bas, les gens vivent au rythme de la marée, nous avons donc fait de même. La mer se cachait de nous depuis notre arrivée, avant de nous prendre par surprise le dernier jour sur un banc de sable, non loin des veaux marins et phoque gris.

Au premier jour, nous découvrons un désert de sable cabossé et sinueux qui transpirait sous les rayons du soleil. Les lilas de mer, sorte de buissons marins, s'effritaient sous nos pas. Nous cherchions à tout prix les traces d'une eau salée. Quelques petits chenaux nous barraient la route. Je cherchais le moyen de pouvoir les traverser sans se faire mouiller, à coup de sauts de gazelle. Adeline, quant à elle, se disait à quoi bon tant d'effort ? Elle décidait de s'incliner face à cette nature et de délaissier ses chaussures pour côtoyer, non pas sans risque là encore, des bancs de coquillages blancs et bombés, étalés sur le sable, comme un parterre d'étoiles blanches dans un ciel beige. Chiens, chevaux et touristes blancs bientôt « rouge anus », colonisaient pour un instant cette plage éphémère. Mais où était la mer ? Existait-elle ? Mais n'avions-nous pas là l'essentiel, devant cette baie, dite des plus belles ?